

L'altitude du silence.

pali meursault

Publié dans Crochet-Talon n°2, Lyon, 2017.

Le vallon de Bonne Pierre est situé sous la face ouest du Dôme des Écrins et de Roche Faurio. Je m'y suis rendu la première fois en 2005, pour des raisons uniquement « sportives » : y bivouaquer en chemin pour la Barre des Écrins, en partant depuis La Bérarde et en passant par le col des Écrins. De l'autre côté, sur le glacier Blanc, l'itinéraire est très fréquenté, on y fait parfois la queue en été. Par ce chemin plus rocheux, plus long et sur lequel aucun refuge n'a été construit, les rencontres sont plutôt rares. Il faut dire que le passage du col est un peu scabreux : raide, bien à l'ombre, on y a posé un vieux câble dans certains passages d'escalade – il y a dix ans je n'osais pas tirer trop fort dessus, je ne sais pas s'il s'y trouve toujours. On n'est jamais rassuré dans ce genre de passage, surtout quand on s'y aventure seul, quoi qu'on puisse quand même se réjouir de ne pas avoir de cordée au-dessus de la tête pour envoyer des parpaings. Une fois débouché sur le glacier, la fin de la montée n'est pas un cadeau non plus : on arrive en retard, la neige est déjà molle et la cohorte alpiniste déjà engagée sur l'arrête de la Barre asperge l'itinéraire de morceaux de montagne de tailles variables. Il faut courir le nez en l'air pour la dernière traversée à l'aplomb du sommet, en évitant les blocs qui tombent comme dans un jeu vidéo. En tous cas c'est l'ambiance quand il fait chaud. Ce genre de conditions est d'ailleurs devenu assez classique dans les Écrins : le massif a été particulièrement touché par le retrait glaciaire et la fin du permafrost d'altitude, et beaucoup de jolies courses de neige sont devenues des escalades pénibles sur du caillou délité. La montagne s'écroule doucement sous les ascensions, un bloc de granit après l'autre.

En juillet-août, les Écrins s'écroulent même sans qu'il y ait besoin d'appuyer dessus. Pendant mon premier bivouac, les chutes de pierres ont résonné toute la nuit dans le cirque de Bonne Pierre, leur écho se répercutant sans interruption sur les 1000 mètres de paroi qui dominant la moraine où j'avais posé mon sac de couchage. L'effet sonore était fascinant, immense. La montagne bruissait, respirait, crachait et toussait. Quand on a rien d'autre à faire que de ne pas arriver à dormir, on prend tout le temps de se rendre compte de la variété de sons que peuvent produire des pierres qui tombent.

Le bout du vallon de Bonne Pierre est perché à 2944 mètres d'altitude. Le glacier y garde sa partie visible, une petite plaine pratiquement plate calée sous la falaise, avant qu'il n'aille s'enterrer sous les moraines. C'est sur le ressaut de la dernière d'entre elles que le bivouac s'est construit, au fil de l'histoire de l'alpinisme local, jusqu'à former une multitude de petits camps de pierres déplacées, montées en cercles et en murets. Comme si parfois il y avait foule. On pourrait sans doute y faire dormir une centaine de marcheurs le dos à plat, pourtant je n'y ai jamais rencontré personne. Je me demande d'ailleurs à quel point les bidasses de Briançon ont contribué à ce monument, tant la quantité de camps qui jalonnent les 500 mètres de moraine ressemble à un exercice d'architecture de survie. Certains bivouacs, calés sous de grands rochers, deviennent même des cabanes protégées du vent par de véritables murs. Sans doute sont-elles précieuses aux habitués qui fréquentent le lieu en hiver. Dans le chaos de roche, les camps ne se voient pas du premier coup : on tombe sur un, puis deux, puis on réalise qu'il y en a partout, confondus dans le gris-jaune des pierres, et on se prend à visiter le vallon comme un pueblo abandonné.

Pour cette première nuit à Bonne Pierre, les conditions de mon expérience d'écoute géophonique impromptue étaient idéales : température relativement douce, pas un brin de vent, pas une âme qui vive, une nuit transparente. Je m'étais installé au point le plus haut de la moraine, en avancée sur le glacier, bien au milieu du cirque et des échos de la falaise pour profiter du concert incessant, modulant selon la taille et la vitesse de ce que la montagne laissait tomber, et seulement ponctué toutes les trente ou quarante-cinq minutes par un passage d'avion amplifié par le cirque rocheux. À la descente, je savais que je reviendrai avec des micros.

J'ai attendu jusqu'à l'été suivant pour retrouver les mêmes conditions. Au mois d'août, je suis remonté avec un sac plus lourd. En plus de l'indispensable montagnard : enregistreur, micros et perche, parabole, et de quoi rester quelques jours en autonomie. L'ascension du vallon depuis La Bérarde ne fait que 1000-et-quelques mètres de dénivelé, mais elle finit assez raide dans les moraines successives, sur un chemin qui se perd un peu. Bien chargé on n'entend pas grand-chose d'autre que la musique de sa propre marche – celle dont parle si bien René Daumal dans *Le Mont Analogique* : rythmée par les pas et la respiration qui se cale dessus. Une fois en haut, pas davantage d'êtres vivants, un temps clair et sans vent, mais peut-être dix degrés de moins que l'année précédente. Je me suis arrêté au bord du glacier : pas un bruit. J'ai attendu : rien, pas un caillou ne s'est décroché. Bon. J'étais parti tard, le vallon était déjà passé à l'ombre, on verrait bien demain.

Cette nuit-là, je me suis caillé un peu. Et l'ambiance sonore n'avait plus rien à voir : silence total. Mais passé la frustration de ne pas trouver d'emblée ce que j'étais venu chercher, l'expérience acoustique, en négatif, s'avérait tout aussi puissante. Je n'ai jamais eu l'occasion de visiter une chambre anéchoïque pour y reproduire l'expérience décrite par John Cage sur l'impossibilité du silence, dont il a tiré son fameux 4'33". Il dit avoir réalisé à cette occasion que le silence n'existait pas, parce qu'en l'absence de son on entend son propre corps : les battements de son cœur et, dit-il, une fréquence aigüe qui correspond à la pression artérielle. Je n'ai pas entendu ma circulation sanguine au vallon de Bonne Pierre plus qu'ailleurs, et je ne crois pas être le seul à penser que John avait des acouphènes. Mais doucement et malgré les battements de mon cœur, j'ai réalisé que je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre un silence aussi total, aussi présent que celui-là. Avec le temps j'en suis même arrivé à me dire qu'il y avait, à ce moment-là, une grève des compagnies aériennes. J'ai sans doute gommé les avions de mon souvenir, quand on enregistre dans les Alpes on ne manque pas, d'ordinaire, d'en déplorer l'omniprésence, et les audionaturalistes d'altitude de pester en direction de Lyon, Milan, Genève.

À cette altitude, au fond d'un vallon protégé du bruissement des vallées, on est au-dessus des présences humaines et de bien des présences animales. Ou bien est-ce une particularité locale ou de saison ? En tous cas pas un chocard ni un chamois n'a rompu le silence. Et les torrents ne ressortent du glacier pierreux qu'une heure de marche plus bas. Il faut malgré tout un certain temps avant d'être sûr de ne rien entendre : trouver la bonne position, être sûr de ne pas bouger, laisser la respiration se ralentir, puis se résoudre doucement à la possibilité du néant. C'est peut de dire qu'on n'a pas l'habitude du silence total. C'est au point que d'abord, on a la sensation que c'est l'oreille qui ne marche pas : on peut littéralement la sentir qui se tend, qui voudrait bourdonner, qui s'inquiète. Dans un espace aussi vaste – plutôt qu'entre les murs d'une chambre anéchoïque – on s'aperçoit surtout à quel point la perception auditive est spatiale, au moment où c'est l'espace qui disparaît. Car la sensation du silence se situe résolument *dans* l'oreille, elle y reste tenue, malgré ses contractions pour essayer d'en sortir. L'absence de son, continûment soudaine, contredit avec violence l'immensité visible du ciel et l'ombre gigantesque des montagnes. Écouter le silence dans l'immensité devient une expérience de séparation des sens, presque psychotrope : le corps transmettant à la fois une chose et son absolu contraire. Le silence anéchoïque de Cage est une impossibilité théorique vérifiée par la pratique. Le silence de Bonne Pierre est pourtant tangible au point que ma perception se soit mise en doute. Et puis la chute d'un grain de poussière a retenti cent mètres plus loin et l'espace s'est redressé, le charme s'est rompu. Il a fallu à nouveau de longues minutes pour retrouver la délicieuse inquiétude des sens, qui a fini par s'estomper peu à peu dans un demi-sommeil.

Le lendemain matin j'ai commencé les enregistrements de ce qui allait devenir la séquence d'ouverture de *Without the Wolves*. Décidément les conditions n'étaient pas celles que j'avais espérées. Aussi impressionné que je continuais d'être par le silence des lieux, je ne pouvais pas en faire grand-chose avec mon matériel, parce que le silence des micros n'est jamais rien que le défaut des machines. Cette expérience-là n'était pas transmissible. Alors je me suis résolu à revenir à ma première idée, mais en laissant un peu de fiction filtrer dans mon projet : les pierres qu'on entend rouler au début du disque, je suis allé les pousser moi-même.